

## La première leçon de musique

Aujourd'hui mercredi, par un temps pluvieux, le petit garçon hâte le pas sur l'étroit chemin de la voie ferrée.

Alex est pensif, il craint d'être en retard. Arrivé sur la place de la Mairie, il traverse la route et emprunte la rue Roger Salengro. Une centaine de mètres et le voici arrivé en haut de cette côte, juste en face des grands escaliers de pierres conduisant à l'église.

Le cœur du petit garçon bat plus vite, plus fort. Aujourd'hui est un jour important, il prend sa première leçon ! Franchissant le petit porche, un peu sombre, Alex se tient devant la porte d'entrée de la maison de monsieur Cuvelier. À cet instant, il distingue nettement la musique venue d'en haut. Celle-ci se mêle au bruit des gouttes de pluie tombant sur le pavé. Il entend aussi une voix qui chante. Le cœur bat plus fort maintenant. Hésitant un instant, le petit garçon se hisse sur la pointe des pieds afin que sa main droite atteigne la petite sonnette.

Un son aigu retentit se mêlant de manière inattendue à ceux du piano. Après un temps d'attente qui lui semble long, la porte s'ouvre...

Une femme souriante, de taille moyenne, apparaît.

« Entre, petit, monsieur Cuvelier t'attend, suis-moi, installe-toi ici, sur cette chaise. »

Maintenant, il entend de manière claire la voix masculine chantant des notes. Puis il distingue le piano juste au-dessous de ce chant. De temps en temps, le silence, puis à nouveau la musique venant de la pièce d'à côté. Dans cette salle d'attente, il fait chaud ; un grand banc, un guéridon dans un coin, une autre chaise en paille. Les murs sont revêtus d'un épais papier blanc. Placé dans un cadre d'assez grande dimension, un dessin réalisé sans doute à la plume représente le portrait d'un homme. Sa chevelure est épaisse, abondante, ébouriffée. Le front dégagé laisse apparaître quelques rides, les sourcils très fournis sont froncés. Les yeux semblent égarés, lointains. Ce visage inquiet et anxieux est marqué par la souffrance et le désespoir.

Alex s'en approche pour lire la phrase écrite juste au-dessous : « *J'aime mieux un arbre qu'un homme.* »

Pourquoi cette phrase ? Quel sens l'auteur a-t-il voulu donner à ces mots ? C'est étrange, un arbre, un homme...

Sur l'autre pan de mur, une peinture. Le regard d'Alex est violemment attiré par des couleurs saisissantes. Sous un ciel bleu foncé, sombre et tourmenté, en haut d'un terrain légèrement arrondi s'élance la silhouette d'une église. Elle semble enracinée dans le sol. Les toits sont peints en marron, bleu et orange. Les murs aux teintes plus claires font ressortir, par contraste, le bleu des vitraux. Au pied de l'édifice, l'herbe est abondante. Au premier plan, tacheté de traits épais jaunes, un chemin s'étend de chaque côté de l'église, comme éclairé par le soleil. Sur la gauche, le dos tourné, solitaire, une femme marche d'un pas décidé. Un halo de lumière entoure la bâtisse. Le silence est là, pesant, sur les pierres. En haut du clocher, le cadran de l'horloge n'a pas d'aiguilles, comme si le temps s'était arrêté...

Tout à coup, la porte s'ouvre. Alex est surpris dans sa contemplation. Un garçon du même âge apparaît, un cartable

à la main, traversant rapidement la pièce. De l'autre côté de la cloison, une voix douce se fait entendre :

« Au revoir, Julien, à la semaine prochaine ! À toi, Alex... Entre ! »

Timidement, l'enfant esquisse un pas, puis deux et enfin franchit le seuil de la porte. Monsieur Cuvelier est là, assis près du piano, souriant. Une réelle douceur se dégage de son visage et rapidement, Alex se sent rassuré, en confiance.

« Assieds-toi là, petit. »

S'installant sur le gros tabouret devant le piano, le petit sent ses joues rougir. Par la seule fenêtre de la pièce, la lumière du jour éclaire le clavier. Les touches semblent briller.

Sur le pupitre, un grand livre est posé. Quatre grandes lettres dorées reluisent sur la couverture épaisse : « *B.A.C.H.* »

« Petit, ouvre ce volume... au hasard !

— Oui, euh... n'importe où ?

— Où tu veux ! »

Le petit garçon tourne quelques pages avec un peu d'hésitation, puis s'arrête au *Prélude n° 10*.

« Tu vois tous ces signes ?

— Oui, m'sieur. »

Alex, étonné, observe ces innombrables ronds noirs souvent attachés par un ou plusieurs traits épais placés sur des lignes, des lettres, des mots finissant par « o » – piano, lento –, des petits dessins, tant de choses inconnues. Le livre est gros... toutes ces pages écrites ainsi...

« Alex, tu connaîtras un jour toute cette écriture, mais il te faudra apprendre et avoir de la volonté ! Tu sauras que la musique est une langue universelle qui peut être lue, chantée, et comprise par tous, oui... par tous. »

Monsieur Cuvelier prend sa règle et d'un geste la laisse tomber sur le sol.

« Tu as remarqué, Alex ?

— Oui, m'sieur, mais...

— On vient d'entendre un son ! Tiens, écoute... »

Le professeur frappe sur une touche à droite du clavier, puis sur une autre à gauche.

« Alex, les deux sonorités sont opposées, n'est-ce pas ?

— Oui, m'sieur, le premier en haut, le deuxième en bas...

— En effet. D'abord, j'ai joué un son aigu, ensuite un autre grave, ils ne sont pas placés à la même hauteur. Là, tu vois sur cette partition, ces lignes groupées par cinq, ce sont des portées. Ici, ce signe est une clé qui ouvre la portée, en quelque sorte. Un son aigu s'écrit en haut et un son grave en bas.

— M'sieur, il y a plusieurs clés ?

— Oui, Alex, trois principalement : la clé d'ut – qui veut dire do –, la clé de sol et la clé de fa. Pour le piano et d'autres instruments comme l'accordéon, par exemple, la main droite est écrite en clé de sol et la main gauche en clé de fa. »

Le petit garçon fait une grimace et le professeur s'en aperçoit.

« Rassure-toi, petit, tu vas apprendre à lire avec le solfège. Maintenant, écoute, je joue deux sons...

— Ah oui, m'sieur, le premier est long et l'autre plus court !

— Tu as raison. Il s'agit de la durée qui est indiquée non pas en minutes ou secondes mais en temps. Voici une ronde qui dure quatre temps, ici une blanche qui vaut deux temps et là une noire qui vaut un temps.

— Oui, m'sieur, et cette note avec un petit crochet ?

— Eh bien, justement, elle s'appelle une croche et ne dure que la moitié d'un temps. Donc, tu vois, pour la durée d'une seule ronde, nous avons la valeur de deux blanches ou quatre noires, mais également huit croches, tu comprends ?

— Oui, monsieur.

— Alors, écoute. Je te joue quelques notes... fortement, et d'autres plus doucement. Ça s'appelle l'intensité du son, autrement dit... la force ou la douceur. Regarde sur la

partition, tu as ici deux "f", cela signifie fortissimo, c'est-à-dire très fort. Là, un "p" qui veut dire piano, c'est-à-dire doux. Là, tu vois, ce signe est un crescendo, on doit jouer de plus en plus fort et regarde ici, c'est le decrescendo qui indique le contraire : jouer de plus en plus faiblement. »

Monsieur Cuvelier prend sur son bureau une flûte à bec. Le professeur joue le début de la chanson *Frères Jacques*, d'abord avec la flûte, ensuite au piano.

« Alors, que remarques-tu ?

— Mais, m'sieur, c'est la même chose !

— Pas tout à fait. C'est la même mélodie, d'accord... mais ce n'est pas la même couleur pour ainsi dire. Cette différence avec la flûte et le piano s'appelle le timbre.

— Ah bon, le timbre ?

— Oui, par exemple, une voix aiguë de femme se nomme soprano et une voix grave d'homme, c'est une basse. »

Après ces premières notions, Alex découvre la position de do, c'est-à-dire cinq notes avec cinq doigts, mains séparées d'abord, puis deux mains. S'ensuivent quelques exercices avec des durées différentes.

Le climat agréable dans lequel se déroule cette première leçon ravit le petit garçon. À la fin de la séance, monsieur Cuvelier tend la main à son élève pour le saluer et ajoute :

« Il te faudra un piano à la maison pour étudier. »



## La rencontre

Sur le chemin du retour, plongé dans ses pensées, le petit garçon sent à peine les gouttes de pluie mouillant sa chevelure et son visage. Il est trop préoccupé par ce que vient de dire le professeur. Un piano ! Un piano à la maison ! Ce ne sera pas possible ; ses parents n'ont pas l'argent nécessaire pour envisager un tel achat ! Même une simple location, non, inutile d'y songer ! Il y a bien la grand-mère de Paris qui a, soi-disant, de l'argent... Elle vient à Épinac une fois tous les trois ou quatre ans. Non, il ne faut pas compter sur elle !

Le petit Alex emprunte le chemin de la ligne, il traverse le pré du père Bonhomme, puis il longe les jardins derrière les bâtiments de la rue Bouteille.

Soudain, une voix forte interrompt ses pensées et sa marche. En effet, monsieur Diollet, un proche voisin, est là, à sa fenêtre.

« Qu'as-tu, petit, tu es bien triste ?

— Ah ! M'sieur Diollet, je...

— Dis-moi ce qui ne va pas. »

La voix du vieil homme est rude mais bienveillante. L'enfant, d'abord hésitant, prend de l'audace, puis lui confie ses soucis.

« Tu sais, p'tit bonhomme, j'ai un piano un peu désaccordé, mais si tu veux, viens à la maison, tu pourras en jouer

tous les jours ! Je suis souvent seul, je m'ennuie tellement et ta compagnie me fera plaisir. Viens dès demain. »

L'enfant est saisi par l'émotion qui lui met les larmes aux yeux.

« Oh oui, monsieur Diollet, merci... merci ! »

À cet instant, dans son vol, un petit oiseau dépose quelques excréments dans les cheveux d'Alex. Le père Diollet éclate de rire :

« Oh ! Ça te portera bonheur, petit ! »

Le lendemain, en fin d'après-midi, à la sortie de l'école, Alex, pensif, hâte le pas. Arrivé à la maison, il mange rapidement un morceau de pain avec une barre de chocolat.

« Pourquoi tu te dépêches ? lui demande sa mère.

— Il faut que j'aille chez m'sieur Diollet... pour le piano. »

Celui-ci habite dans le bâtiment juste à côté, dans la même rue.

Alex hésite un peu devant sa porte, puis se décide et frappe. Aucun bruit. Le silence. Avec hardiesse, il tape plus fort cette fois-ci. On entend des pas lourds qui s'approchent, puis un bruit de serrure.

« Ah, c'est toi, petit ! Entre. »

Alex est saisi par une forte odeur de tabac et surpris par le grand désordre, malgré la lumière sombre. Il pénètre dans une pièce servant de cuisine pourvue d'une seule fenêtre par laquelle entre une lueur blafarde. Dans un coin, à gauche, un évier sur lequel est empilé un gros tas de vaisselle. Au centre, une table ronde en bois avec une couronne de pain entamée, un morceau de fromage et deux bouteilles de vin rouge presque vides. Au-dessus d'un petit buffet : un réveil, une vieille montre, un tournevis, un tire-bouchon, des verres, des casseroles, des assiettes, des bols de différentes couleurs, une grosse paire de ciseaux, un petit buste en plâtre, un vieux

portefeuille, quelques lettres entassées... de la poussière, beaucoup de poussière. Complétant le sobre mobilier : deux chaises en bois, en mauvais état. Sur le sol : de nombreux journaux çà et là. Dans un coin, une écuelle pleine de lait. Un beau chat aux longs poils gris bleuté s'en approche.

« Tiens, je te présente Mingus, dit le vieil homme. Tu peux le caresser, il est très gentil.

— Il est... Mais je... Son nom ? Minekusse ?

— Mingus.

— Un drôle de nom !

— C'est vrai... Tu ne dois pas connaître, car c'est le nom d'un musicien.

— Ah, bon ! Un musicien, s'étonne l'enfant.

— Oui, un sacré personnage ! C'était un musicien noir, il jouait de la contrebasse. »

Aussitôt, le père Diollet bouge les doigts des deux mains, comme s'il tenait l'instrument. Le petit garçon est étonné et amusé. On peut donc donner le nom d'un être humain à un animal ?

« Nous, on a un chien qui s'appelle Kapi, et le chat de notre voisine, madame Guabole, c'est Lilou, c'est pas...

— Des noms de personnes ? Tu es surpris, petit. Oui, je lui ai donné le nom d'un artiste, d'un compositeur.

— Un compositeur, c'est...

— Quelqu'un qui écrit de la musique.

— Ah oui, monsieur Tani, notre instituteur nous a parlé de Mozart, se souvient l'enfant.

— Sans doute le plus connu. Le petit Mozart a écrit ses premiers menuets pour le clavecin, alors qu'il venait tout juste d'avoir six ans. C'était un enfant exceptionnellement doué, comme on en rencontre fort peu dans un siècle.

— Vous, m'sieur Diollet, vous préférez lequel : Minekusse ou bien Mozart ?

— Voyons, petit, ils n'ont pas vécu à la même époque ! Et puis leur musique est différente... Mingus, lui, fait partie des musiciens de jazz alors que Mozart a composé de la musique classique.

— Monsieur Tani nous a dit que c'était de la grande musique.

— Est-ce qu'il y a de la grande ou de la petite musique ? Je ne sais pas trop, il y a de la bonne ou de la mauvaise musique... Bah ! C'est aussi une affaire de goût, mais surtout d'éducation. Tu sais, même une chanson de courte durée peut être une pure merveille comme chez Brel, Brassens, Aznavour, alors que parfois une longue œuvre de musique classique peut devenir ennuyeuse. »

Le père Diollet devient un peu plus nerveux, ses yeux brillent... Alex semble si attentif.

« C'est quoi le jazz, m'sieur Diollet ? demande-t-il.

— Ah, c'est... c'est une musique qui évolue avec le temps mais aussi avec les lieux. Ses sources viennent de l'Afrique, et particulièrement de l'esclavage. C'est vrai que dans ce pays le rythme est présent partout. Mais la naissance du jazz a eu lieu dans le sud des États-Unis. Connais-tu Armstrong ?

— Euh... oui, à l'école... c'est le premier homme qui a marché sur la Lune ? »

Le vieil homme éclate de rire.

« Mais non, Alex, pas celui-là, je te parle de Louis Armstrong, le trompettiste, ce fameux musicien noir né au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, l'un des plus grands noms du jazz ! »

Le petit garçon est étonné. Celui que les gens de la rue appellent le « père Diollet », lui dont les enfants se moquent, connaît toutes ces choses-là ? D'ailleurs, il n'y a pas que les gamins, mais aussi certains adultes qui rient en le voyant.

Certes, le père Diollet est un solitaire, peu expansif. Il marche en baissant la tête, le regard dans le vague. Il porte des vêtements froissés et tachés, un pantalon et une veste d'un

bleu délavé d'un tissu épais, une chemise beige au col pas très net, des brodequins usés. Il est vrai que de temps à autre il sent le vin...

Monsieur Diollet, d'une voix douce, interpelle le petit Alex :  
« Viens, petit, viens voir mon antre, à côté... »